
"À rebours" et "L'oblat" de Joris-Karl Huysmans : entre décadence et spiritualité

Hereditas Monasteriorum 4, 107-123

2014

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

À rebours et L'oblat de Joris-Karl Huysmans : entre décadence et spiritualité*

La fin du XIX^{ème} et le début du XX^{ème} siècle en France ont connu une vague de conversions tellement importante qu'elle avait provoqué plusieurs analyses et commentaires, aussi bien à l'époque¹ que de nos jours. Frédéric Gugelot, dans ses scrupuleuses analyses de *La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885–1935)*², explique ce phénomène par quelques facteurs. Le premier serait la situation politique de la France, mélange sulfureux du sinistre héritage de 1870 et des problèmes de la III^{ème} République, qui conduisait certains esprits à rechercher une plus grande stabilité au sein de l'Église, tout en se détournant d'une démocratie défectueuse. Pour citer Gugelot, « des convertis politiques [...] recherchent dans l'Église catholique une force de conservation sociale autant qu'une foi ». Cela les conduisait à confondre « foi en Dieu et amour de la patrie »³. Ce sentiment était renforcé par les difficultés qu'avait connues l'Église en France à partir des années 1880, et qui se traduisirent par la loi sur les associations du 28 septembre 1901⁴ avant d'aboutir à la séparation de l'Église

* Praca naukowa finansowana w ramach programu Ministra Nauki i Szkolnictwa Wyższego pod nazwą „Narodowy Program Rozwoju Humanistyki” w latach 2012–2016. Scientific work financed by the Ministry of Science and Higher Education under the name of the “National Programme for the Development of Humanities” in the years 2012–2016.

1 Entre autres : abbé A. CROSNIER, *Les Convertis d'hier. François Coppée, Ad. Retté, J.-K. Huysmans, Paul Bourget, Ferdinand Brunetière*, Lyon 1904 ; F. BRUNETIÈRE, *Questions actuelles (Le Catholicisme aux États-Unis)*, Paris 1907 ; R. DE GOURMONT, *Épilogues*, « Mercure de France », n° 239, 1 juin 1907, p. 491–492 ; P. BRULAT, *Conversions religieuses*, « L'Événement », 1 juin 1912 ; N. SÉGUR, *Le Mysticisme Littéraire*, « La Revue », 15 août 1912, p. 510–515 ; J. SAGERET, *La vague mystique* (Bibliothèque de culture générale), Paris 1920.

2 F. GUGELOT, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885–1935)*, Paris 1998. Cf. également H. SERRY, *Littérature et religion catholique (1880–1914). Contribution à une socio-histoire de la croyance*, « Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique », 87, 2002 (mis en ligne le 1 avril 2005, consulté le 28 janvier 2013. URL : <http://chrhc.revues.org/1656>) et R. M. GRIFFITHS, *The Reactionary Revolution; the Catholic Revival in French literature, 1870–1914*, New York 1965.

3 F. GUGELOT, *La conversion*, p. 500.

4 Cette loi, introduite par le Conseil présidé par Pierre Waldeck-Rousseau, obligeait les ordres religieux à demander une autorisation du gouvernement pour pouvoir continuer leur activité. Plusieurs ordres décidèrent alors d'émigrer hors la France sans même déposer de dossier.

et de l'État⁵. Plusieurs intellectuels avaient ressenti alors le sentiment d'union avec l'institution qu'ils croyaient opprimée. Comme le précise encore Gugelot, « l'Église attaquée devient aussi plus attractive »⁶. En revenant en son sein, ils comptaient en même temps s'appuyer sur un organisme solide et immuable depuis le Moyen Âge, qu'ils opposaient à l'instabilité du monde moderne. Le sentiment de la décadence et le désir du renouveau présidaient également à nombre de conversions : les convertis espéraient trouver appui dans la croyance contre « l'impression de vide »⁷ qu'ils ressentaient. Enfin, la crainte du progrès de la civilisation qui avait envahi, à tort ou à raison, la société française de la fin du XIX^{ème} siècle, valut à l'Église, perçue comme forteresse de la tradition, plusieurs fidèles.

Dans cette vague de conversions, les noms des écrivains frappent par leur fréquence⁸. Parmi eux, se trouve également celui de Joris-Karl Huysmans qui, selon Frédéric Gugelot, fut l'un des précurseurs de ce courant⁹, et dont le chemin vers la foi est sans doute l'un des mieux documentés, grâce surtout à ses propres écrits. *L'oblat* (1903) est son quatrième roman où il met en scène Durtal qui sous beaucoup d'aspects reflète sa propre personnalité et ses expériences. Dans les trois précédents, *Là-bas* (1891), *En route* (1895) et *La Cathédrale* (1898), il restituait les étapes de son retour vers Dieu. Mais à y regarder de près, son roman antérieur et de loin le plus célèbre, *À rebours* (1884) retrace déjà les débuts de cette conversion. En effet, son héros, des Esseintes, s'exilait de Paris pour mener une vie solitaire dans ce qu'il qualifiait de thébaïde ; si, en fait d'objets de culte, elle n'était remplie que de livres et d'œuvres d'art, la vie claustrée de cet original et sa propension à la méditation le rapprochaient déjà des religieux.

Sans nous concentrer sur l'aspect religieux de la conversion de Huysmans¹⁰, nous nous proposons donc d'abord de relever les affinités entre ces deux phases extrêmes d'une évolution spirituelle, pour ensuite examiner la vision de l'ordre bénédictin qui émane de *L'oblat*. Elle apparaît sur un fond historique qu'il sera également intéressant d'étudier, sachant qu'il est filtré par la conscience du héros. La proximité entre l'auteur

5 La loi de séparation des Églises et de l'État fut adoptée le 9 décembre 1905.

6 F. GUGELOT, *La conversion*, p. 395.

7 *Ibidem*, p. 371.

8 Le livre évoque, entre autres, les cas de Paul Claudel, Léon Bloy, Paul Bourget ou Charles Péguy, pour ne citer que les contemporains de Huysmans. Au total, Gugelot parle de cent cinquante intellectuels convertis (p. 9).

9 Cf., entre autres, p. 27, 65–67 et 346 (F. GUGELOT, *La conversion*).

10 Nous laissons de côté cette thématique, croyant qu'elle a été exhaustivement traitée par les spécialistes en la matière : cf. F. GUGELOT, *La conversion*, ou les contributions : J.-P. VILCOT, *Bonheur et clôture chez Huysmans*, « Bulletin de la Société J.-K. Huysmans », 63, 1975 ; M.-G. SLAMA, *Solitudes et retraites : une géographie de l'isolement*, *ibidem*, 95, 2002 ; E. KOCIUBIŃSKA, *Entre péché et grâce : le cas Joris-Karl Huysmans*, http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/EdytaKociubinska.pdf ; W. DON, *Durtal en route : le mysticisme et la conversion d'un intellectuel*, http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/WillemijnDon.pdf, dans les actes du colloque *Les religions du XIX^e siècle* (2009), édités par S. GUERMES et B. MARCHAL (mise en ligne septembre 2011, consulté le 6 novembre 2013). Il faut mentionner aussi une publication toute récente, J. SOLAL (dir.), *Huysmans écrivain catholique* (La Revue des lettres modernes, Série Huysmans, 2), Caen 2012.

et ses *alter ego* romanesques ne faisant pas de doute¹¹, nous écartons délibérément toute analyse autobiographique. Rappelons seulement que Huysmans qui avait, au terme de longs efforts, retrouvé sa foi perdue, passa un certain temps dans l'abbaye Saint-Martin de Ligugé en qualité d'oblat, avant d'être obligé de la quitter à cause des suites de la loi sur les congrégations déjà mentionnée.

Dans *À rebours*, qui a mérité une appellation toute significative de « Bible des décadents », les allusions à la religion ne manquent pas. Mais, à les analyser, il apparaît qu'elles sont dépourvues de toute ferveur religieuse, quand elles ne côtoient pas le blasphème¹². Ainsi, au tout début du roman, on trouve cette description qui unit un cadre purement religieux à un contenu profane :

Sur la cheminée [...], entre deux ostensoirs, en cuivre doré, de style byzantin [...], un merveilleux canon d'église, aux trois compartiments séparés, ouvragés comme une dentelle, contient, sous le verre de son cadre, copiées sur un authentique vélin, avec d'admirables lettres de missel et de splendides enluminures, trois pièces de Baudelaire : à droite et à gauche, les sonnets portant ces titres « la Mort des Amants » – « L'Ennemi » ; – au milieu, le poème en prose intitulé : « *Any where out of the world. – N'importe où, hors du monde* » (18)¹³.

Cette vénération de la poésie, de plus celle de Baudelaire, relevait sans doute de la provocation, mais en même temps, elle traduisait une certaine nostalgie des sensations offertes par la religion. Plus loin dans le roman, elles se précisaient, allant du côté de la claustration. Le premier signe de ces rapprochements, tout extérieurs fussent-ils, avec le couvent, est le costume que des Esseintes fait porter à sa domestique, « tel qu'en portent encore, à Gand, les femmes du béguinage » et censé évoquer « la sensation d'un cloître » (20). Cette impression calme les nerfs tendus du héros et il cherche à développer son effet bénéfique en arrangeant sa chambre « en cellule monastique » (66). Évidemment, là encore, il ne s'attache qu'à des formes extérieures, ce qui conduit à une inversion spécifique :

Il se refusait à accepter, pour sa part, l'austère laideur des asiles à pénitence et à prière. À force de tourner et de retourner la question sur toutes ses faces, il conclut que le but à atteindre pouvait se résumer en celui-ci : arranger avec de joyeux objets une chose triste, ou plutôt tout en lui conservant son caractère de laideur,

11 Et ayant été maintes fois examinée (à part les propres aveux de Huysmans, entre autres par : J. BLOIS, *L'Au-delà et les forces inconnues, opinion de l'élite sur le mystère*, Paris 1902 ; L. BLOY, *Sur la tombe de Huysmans*, Paris 1913 ; L. DEFFOUX, É. ZAVIE, *J.-K. Huysmans converti littéraire*, Paris 1914 ; plus près de notre époque, par : A. GARREAU, *J.-K. Huysmans*, Paris 1947, R. BALDICK, *La vie de Joris-Karl Huysmans*, Paris 1958 [traduction, éd. angl. en 1955] ; M. ORTOLEVA, *J.-K. Huysmans, romancier du salut*, Sherbrooke 1981 ; A. VIRCONDELET, *Joris-Karl Huysmans*, Paris 1990 et *Huysmans, entre grâce et péché*, Paris 1997. Elle ne fait non plus de doute pour F. Gugelot : « le parcours spirituel de Durtal correspond à celui de Huysmans, sans pour autant que la création littéraire perde ses droits » (F. GUGELOT, *La conversion*, p. 18).

12 C'est également l'opinion de P. DUPLOYÉ, *Huysmans (Les écrivains devant Dieu)*, Paris 1968.

13 J.-K. HUYSMANS, *À rebours*, Paris 1924 (par la suite, nous nous référerons à cette édition, donnant les numéros de pages entre parenthèses directement après la citation). Dans le chapitre XIII, un passage similaire est consacré aux vertus d'une liqueur fabriquée par les bénédictins, « couleur de safran, d'une finesse exquise », renfermée dans une bouteille rappelant à des Esseintes « les prieurés du moyen âge » et lui faisant observer l'« hypocrisie qui résultait de l'extraordinaire désaccord établi entre le contenant et le contenu, entre le contour liturgique du flacon et son âme, toute féminine, toute moderne » (p. 164, c'est nous qui soulignons).

imprimer à l'ensemble de la pièce, ainsi traitée, une sorte d'élégance et de distinction ; [...] obtenir l'effet absolument opposé, en se servant d'étoffes magnifiques pour donner l'impression d'une guenille ; disposer, en un mot, une loge de chartreux qui eût l'air d'être vraie et qui ne le fût, bien entendu, pas (*ibidem*).

Et des Esseintes s'en donne à cœur joie en arrangeant cette mystification, décrite dans le livre avec tous les détails techniques. Depuis les tissus qui tendent les murs et le plafond et imitent la peinture grossière des véritables cellules, jusqu'à l'ameublement (« un faux lit de cénobite », des chandelles, « un antique prie-Dieu » qui remplace la table de nuit, etc.), tout y est arrangé de façon à produire l'illusion de vivre « loin du monde, dans le fin fond d'un cloître » (67). Il observe plusieurs ressemblances entre lui et des moines, évidemment à l'exception de l'élément spirituel. Il est intéressant de voir comment il construit cette analogie :

L'illusion était facile, puisqu'il menait une existence presque analogue à celle d'un religieux. Il avait ainsi les avantages de la claustration et il en évitait les inconvénients : la discipline soldatesque, le manque de soins, la crasse, la promiscuité, le désœuvrement monotone. De même qu'il avait fait de sa cellule une chambre confortable et tiède, de même il avait rendu sa vie normale, douce, entourée de bien-être, occupée et libre.

Tel qu'un ermite, il était mûr pour l'isolement, harassé de la vie, n'attendant plus rien d'elle ; tel qu'un moine aussi, il était accablé d'une lassitude immense, d'un besoin de recueillement, d'un désir de ne plus avoir rien de commun avec les profanes qui étaient, pour lui, les utilitaires et les imbéciles.

En résumé, bien qu'il n'éprouvât aucune vocation pour l'état de grâce, il se sentait une réelle sympathie pour ces gens enfermés dans des monastères, persécutés par une haineuse société qui ne leur pardonne ni le juste mépris qu'ils ont pour elle ni la volonté qu'ils affirment de racheter, d'expié, par un long silence, le dévergondage toujours croissant de ses conversations saugrenues ou niaises (67-68).

Observons qu'il donne de l'existence isolée des moines une interprétation bien personnelle, passée à travers ses propres émotions et expériences, puisqu'il serait osé de prétendre que la communauté entière de moines s'est réfugiée dans le « désœuvrement monotone » des cloîtres à cause de sa fatigue extrême et éprouve du mépris pour la société laïque qui la repaie avec de la haine.

Cependant, la suite du roman montre l'éveil progressif du héros à la foi, sujet qui sera continué dans les quatre romans mettant en scène Durtal. Restituer cette longue route vers la conversion dépasserait le cadre du présent travail, nous voudrions cependant relever quelques éléments qui apparaissent d'un livre à l'autre et permettent de mesurer l'évolution spirituelle entre *À rebours* et *L'oblat*.

Le jeu des analogies

En premier lieu, il faut retenir l'idée du rôle de l'Église moderne, conservatrice du vieil art. Selon des Esseintes,

l'Église a, seule, recueilli l'art, la forme perdue des siècles ; elle a immobilisé, jusque dans la vile reproduction moderne, le contour des orfèvreries, gardé le charme des calices élancés comme des pétunias, des ciboires aux flancs purs ; préservé, même dans l'aluminium, dans les faux émaux, dans les verres colorés, la grâce des façons d'antan (79).

Observons que, tout en vantant son caractère protecteur, il n'en constate pas moins la dégradation par rapport au passé. Dans *L'oblat*, cette idée de la corruption moderne revient avec une grande force, et parfois le regard du personnage est plus pessimiste que dans *À rebours*. Ainsi Durtal, convaincu de la « puissance de l'art [...] l'auxiliaire le plus sûr de la mystique et de la liturgie, pendant le Moyen-Âge », déplore

l'état d'abandon et d'anémie [dans lequel] se trouve l'Église, depuis qu'elle s'est désintéressée de l'art et que l'art s'est retiré d'elle ! Elle a perdu son meilleur mode de propagande, son plus sûr moyen de défense (349)¹⁴.

La fascination de l'art religieux conduit le héros d'*À rebours* à l'admiration du plainchant. Cet art, ayant connu son sommet au Moyen Âge, n'est plus cultivé, au XIX^{ème} siècle, que par quelques fervents. Pour des Esseintes, c'est « le verbe de l'antique Église, l'âme du Moyen-Âge », l'unique forme musicale qui « pût s'accoupler avec les vieilles basiliques et emplir les voûtes romanes dont elle semblait l'émanation et la voix même ». Il éprouve une profonde répulsion pour des compositions plus modernes, qui lui semblent toujours profanes. Et il se sent outré lorsqu'il entend « ces prétextes à *Stabat*, imaginés par les Pergolèse et les Rossini, [...] ces œuvres équivoques que tolère l'indulgente Église » qui sont pour lui une « intrusion de l'art mondain dans l'art liturgique » (199–200).

Durtal partage cette vénération pour le chant grégorien. Maintes pages de *L'oblat* sont consacrées à l'évocation de cette puissante musique, « la vraie musique de l'Église » (50). On souligne le rôle de l'abbaye de Solesmes dans la restitution de certains cantiques anciens. Mais cette musique qui déjà dans *À rebours* était décrite comme un vestige mal accepté par les modernes¹⁵, devient, dans *L'oblat*, un vrai sujet de confrontation entre les forces de la tradition et de la nouveauté. L'église du couvent auquel Durtal est attaché est à la fois paroissiale et abbatiale. À propos des messes célébrées pour les paroissiens, surgit un conflit entre les nobles et les moines, décrit par Huysmans dans une langue succulente :

Parmi les seigneurs du lieu, figure une impérieuse baderne, plus ou moins blasonnée, qui aime à chanter les morceaux d'opéras ajustés par les scélérats de la piété, au culte ; à diverses reprises, ce baron des Atours a tenté d'obtenir, au moment du mois de Marie, la permission de roucouler ses falibourdes dans l'église ; les moines l'ont, naturellement, rabroué, la musique des sous-Gounod et de sous-Massenet n'étant pas encore, Dieu merci, admise dans les cloîtres. Alors, ses amis ont pris fait et cause pour lui et ils ne pardonneront jamais à l'abbaye d'avoir empêché ladite baderne de souiller avec le filet saumâtre de sa voix les murs du sanctuaire (22).

C'est sur ce plan que se joue symboliquement la lutte entre l'ancien et le moderne, lorsque la noblesse se voit secourue par le nouvel arrivant, un abbé paroissial nommé par les autorités pour semer la discorde entre les moines et la population du village. Il réalise sans hésiter le désir du baron, en détruisant ainsi la tradition du plainchant

14 J.-K. HUYSMANS, *L'oblat*, Paris 1903. Toutes les citations proviennent de cette édition.

15 « Cette forme maintenant considérée comme une forme caduque et gothique de la liturgie chrétienne, comme une curiosité archéologique, comme une relique des anciens temps... » (199).

et la réputation du Val des Saints. Le mépris de Huysmans éclate, ici encore, dans le choix de termes utilisés pour décrire cette nouvelle situation :

Poussé par les noblaillons du crû, il enleva de ce village cette senteur du hameau Moyen-Âge qu'il exhalait, le dimanche, aux offices, et il transforma ce pays, unique peut-être en son genre, en un lieu comme un autre où l'on brailla dans l'église des rigaudons (239).

L'irrésistible comique de la scène où le baron des Atours réalise enfin son vœu ne change rien à la constatation générale qui demeure profondément pessimiste : les temps modernes tuent l'art véritable (315–316).

Avant de développer cette idée, signalons un autre rapprochement entre *L'oblat* et *À rebours*. Il se situe au niveau de l'horticulture : les deux personnages s'adonnent à cette occupation, mais si la préférence de des Esseintes va aux plantes rares et exotiques (ch. VIII), Durtal cultive dans son jardin des plantes médicinales, des herbes et parfois celles qui sont communément vues comme de mauvaises herbes et dont il admire les pouvoirs bénéfiques. Ce changement de goût reflète l'évolution mentale du héros et constitue une autre représentation symbolique du chemin parcouru d'*À rebours* jusqu'à *L'oblat*.

Le dernier chapitre d'*À rebours* peint un des Esseintes convaincu des bienfaits de la foi mais encore incapable de la recouvrer. Le contact avec les ecclésiastiques lui semble profitable à cause de la proximité de leurs intérêts et du style de vie. Cependant, il se sent repoussé par l'évolution de l'Église moderne et ne cache pas sa méfiance envers certains de ses représentants, car, dit-il,

ce ne sont ni les physiologistes ni les incroyables qui démolissent le catholicisme, ce sont les prêtres, eux-mêmes, dont les maladroits ouvrages extirperaient les convictions les plus tenaces (214).

Il avoue également son penchant pour

un catholicisme salé d'un peu de magie, comme sous Henri III, et d'un peu de sadisme, comme à la fin du dernier siècle [...], ce mysticisme dépravé et artistement pervers vers lequel il s'acheminait, à certaines heures (213).

De tels intérêts ne sont pas faits pour le rapprocher du courant officiel de la religion.

En dépit de toutes ces hésitations, les dernières phrases du roman contiennent un appel à Dieu :

Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incroyable qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! (218)

Tous ces éléments s'inscrivent parfaitement dans le cadre de ce que Jean Pierrot appelle dans son ouvrage magistral sur *L'imaginaire décadent*¹⁶, les « inquiétudes religieuses ». À le lire, les décadents, en refusant les certitudes du positivisme, aboutissaient nécessairement à l'idéalisme, ce qui, par conséquent, les poussait à réfléchir sur l'au-delà. Loin de retrouver les formes traditionnelles de la croyance, à cause de l'intransigeance

16 J. PIERROT, *L'imaginaire décadent (1880–1900)* (Publications de l'Université de Rouen, 38), Paris 1977.

de l'Église, ils éprouvaient cependant le besoin d'un certain mysticisme. D'autre part, leur engouement pour tout ce qui était artificiel, compliqué, bizarre, devait donner à l'expression de cette spiritualité des formes très ostentatoires. Huysmans sert précisément d'exemple à Pierrot lorsque celui-ci énumère les phases successives de ce courant mystique qui s'était développé à la fin du XIX^{ème} siècle : le « catholicisme esthétique » des années 1880 où il ne s'agit que de recourir aux signes extérieurs du culte, « considérés d'un point de vue uniquement esthétique, même si déjà existe en arrière-plan une nostalgie diffuse du surnaturel »¹⁷; l'approfondissement des thèmes religieux pendant les années 1890, ayant pour résultat le développement du satanisme et de l'occultisme, ainsi que de la littérature morale¹⁸ ; enfin, la réintégration des dogmes religieux traditionnels, qui ne concerne cependant qu'« une partie des artistes et des écrivains, dont le plus célèbre est évidemment Huysmans »¹⁹.

Que se passe-t-il donc, une fois la conversion accomplie ?

L'oblat montre déjà un Durtal sûr de sa foi, mais encore incertain quant à la meilleure manière d'assurer le contact permanent avec Dieu ; il ne veut pas se faire moine, et pourtant, vivre dans un monde laïque lui est devenu insupportable. Or, dans la *Cathédrale*, il envisageait de se faire oblat²⁰. Cependant, après un séjour à la Trappe, il fut repris d'hésitations, doutant qu'il puisse se subordonner à un régime qui lui semblait très sévère²¹. Il craignait également la censure de ses écrits (344–348), même s'il était conscient que la plupart de ces doutes résultaient de son « manque d'humilité » (346). La fin du livre le laissait à ces réflexions, sans qu'il sache, pas plus que le lecteur, quelle décision il prendrait. Dans *L'oblat*, ces doutes diminuent : après un retour sur le passé au début du livre, qui relate l'expérience de sa vie à Chartres, nous retrouvons Durtal dans l'abbaye bénédictine du Val des Saints.

Portrait de l'abbaye

La première partie du livre décrit, en grands détails, tous les éléments de la vie des religieux dans l'abbaye du Val des Saints, portrait à peine déguisé de l'abbaye de Saint Martin de Ligugé où Huysmans avait passé ses années d'oblature, avant que la loi de 1901 ne l'oblige à regagner la vie laïque.

17 J. PIERROT, *L'imaginaire décadent*, p. 106.

18 Citons, à titre d'exemple, *Idées morales du temps présent* d'Édouard Rod (1891) ou *Les bases de la croyance* de Ferdinand Brunetière (1896). Les écrits de Paul Bourget s'incrivent également dans ce courant.

19 J. PIERROT, *L'imaginaire décadent*, p. 106.

20 Citons encore Gugelot, avant de passer à la vision de l'oblature dans le livre de Huysmans : « Les formes intermédiaires d'engagement chrétien [...] obtiennent auprès des convertis un vif succès. L'oblature, association d'une personne à un monastère pour participer de sa spiritualité, s'ouvre aux convertis presque naturellement. L'oblature a en effet connu un renouveau au XIX^{ème} siècle, liée à celle (*sic* !) du mouvement de renaissance bénédictin suscité par Dom Guéranger. Ainsi, une structure très adaptée s'offre aux nouveaux croyants dans les difficultés de l'après-conversion. Certains convertis, comme Huysmans, sont sensibilisés à ce renouveau grâce à la réapparition de la musique grégorienne qui l'accompagne » (F. GUGELOT, *La conversion*, p. 346).

21 Cf. J.-K. HUYSMANS, *La Cathédrale*, Paris 1898, p. 227.

Le Val des Saints est une importante communauté comptant « une cinquantaine, y compris les novices et les convers » (17). Selon les explications de Durtal, c'est « l'une des plus importantes fondations qu'ait autrefois créées Solesmes ; c'est le grand cloître de la Bourgogne » (18). Après avoir disparu dans la tourmente de la Révolution, elle a été rétablie, « il y a une trentaine d'années, seulement » (18), sous les ordres de l'Abbé de Solesmes, Dom Guéranger²². Le couvent est donc constitué de bâtiments anciens, comme le clocher du XV^{ème} siècle, et de constructions modernes, comme l'église qui inévitablement irrite Durtal par des marques d'un goût douteux : « un affreux chemin de croix », des vitraux modernes, exécutés « par un Lavergne quelconque » (23–24), etc. Des jardins et des vignes que le couvent exploite entourent cet ensemble (54–55). Le cloître possède également une pharmacie dont profitent non seulement les religieux, mais aussi les habitants du village (65–67). De très nombreuses descriptions permettent de découvrir les cellules de quelques moines, le réfectoire et la bibliothèque. On la retrouve à la veille du départ forcé des moines : cette belle collection de livres ne trouvera probablement pas de place dans leur nouvel établissement (395).

Les portraits de religieux complètent les descriptions des lieux et composent un ensemble haut en couleur. Plusieurs moines, des novices, les pères, dont le prieur et le père Abbé, le supérieur de l'abbaye, sont décrits avec des détails curieux ou amusants qui les rendent pleins de vie. L'opinion générale de Durtal sur ce milieu est très favorable, ce qui ne l'empêche pas de relever certaines faiblesses des religieux ou de formuler certaines critiques²³. Ainsi de la lecture pendant les repas, volontairement monotone, et des histoires lues, d'habitude très ennuyeuses :

On avalait des tranches historiques insipides, ou, ce qui était pis, des morceaux de vies de Saints, écrites dans ce style oléagineux, cher aux catholiques ; et parfois alors, un sourire courait sur les lèvres des religieux, en entendant pour la millièème fois les expressions fatiguées de ces rengaines (41),

ou du repas de Pâques durant lequel Durtal ne peut contenir son rire à la vue des moines engloutissant l'agneau pascal (292). Remarquons, à ce propos, l'attention consacrée, dans le livre, aux repas, et peut-être davantage encore aux jeûnes ; maints passages évoquent les difficultés qu'ils causent aux religieux et à Durtal (p. ex. 293).

D'autres éléments s'ajoutent à cette peinture du couvent, comme les descriptions massives des rites et offices (le temps de l'*Oblat* s'organise autour des fêtes et cérémonies de l'église), ou des discussions entre les religieux. Nous obtenons, dans l'ensemble, une vision riche et assez fidèle de leur existence, qualifiée par Durtal de la manière suivante :

22 On voit à quel point la fiction, nécessaire dans une œuvre d'art, se mêle chez Huysmans au réel. Il n'est certes pas besoin de rappeler ici la figure de Dom Guéranger (1805–1875), grand fondateur de l'abbaye de Solesmes et restaurateur de l'ordre bénédictin en France.

23 Comme le signale Frédéric Gugelot, les « moines du Ligugé [...] lui pardonneront difficilement le portrait qu'il fait de l'abbaye » (F. GUGELOT, *La conversion*, p. 344).

belle vie [...] que cette vie bénédictine qui plane si haut, par dessus des siècles et au delà des temps ; l'on ne peut vraiment s'acheminer vers le Seigneur avec des mouvements plus chaleureux et des chants plus nobles ; cette vie réalise l'initiation la plus parfaite, ici-bas, de l'office des anges tel qu'il se pratique et tel que nous le pratiquerons, nous aussi, là-haut. On arrive, la marche terminée, devant Dieu non plus comme novice, mais comme une âme qui s'est préparée par une étude assidue à la fonction qu'elle doit à jamais exercer dans l'éternelle béatitude de sa Présence. Quelles sont les occupations si agitées, si vaines des hommes en comparaison de celle-là ? (212)

Oblature

Cependant, Durtal est persuadé que la vie de moine lui serait à la longue insupportable. C'est pourquoi il avait opté pour une solution intermédiaire, celle de l'oblat. Le sens de ce terme et les règles de l'oblature bénédictine ne sont pas donnés d'emblée, bien au contraire, Durtal se plaint du peu de précision quant à leur formulation et se voit obligé de mener sa propre recherche. Il en donne les résultats, en vrac (probablement une astuce de Huysmans lui-même qui justifiait ainsi le caractère inachevé de ces documents), au cours d'une conversation avec ses invités. Nous apprenons ainsi que l'oblature n'est nullement une invention bénédictine (139), qu'il n'est pas facile de distinguer entre les oblats, les convers et les reclus, qu'il existe « deux sortes d'oblats. Ceux qui habitaient dans le cloître et ceux qui habitaient dans ses alentours » (141), enfin qu'après les épreuves de la Révolution, « l'oblature a repris naissance avec Dom Guéranger lorsqu'il a rétabli, à Solesmes, l'Ordre Bénédictin » (145). Le retour à cette ancienne institution fut d'ailleurs encouragé par le pape Léon XIII qui a « déclaré qu'il fallait l'aider et le propager » (152). Cette longue conférence se termine par des informations historiques sur les oblats et les oblates célèbres, rois et impératrices (154). Elle sera complétée dans la suite du roman au moment où Durtal termine son année de noviciat et commence l'oblature. Sa connaissance de la règle formulée par saint Benoît se précise dans les conversations avec Dom Felletin qui le prépare à la cérémonie. L'importance de l'élément esthétique devient alors incontestable :

Il ne suffit point d'être fidèle à ses devoirs et de communier plus ou moins fréquemment, il faut aussi avoir le goût de la liturgie, le sens du cérémonial, l'amour de la symbolique, l'admiration de l'art religieux et des beaux offices (248).

Comme l'explique Dom Felletin,

Nous cherchons la qualité et non la quantité ; il nous faut des savants, des lettrés et des artistes, des personnes qui ne soient pas exclusivement des dévots... [...] notre seule force, à nous, ne peut résider que dans l'efficace des oraisons liturgiques et des offices (249).

L'oblature pratiquée selon les règles de l'ordre bénédictin convient donc surtout aux artistes. Mais il ne faut pas qu'ils vivent enfermés, il leur faut une certaine distance du cloître pour conserver l'indépendance des goûts artistiques, souvent douteux, des pères :

La question se résume donc pour moi ainsi : direction spirituelle, énergétique, de la part du religieux maître de l'oblature, et abstention pour tout le reste, déclare Dom Felletin (250).

Durtal deviendra « premier oblat moderne du Val des Saints » (252) et il aidera à garder le patrimoine des « Congrégations de Cluny, des saints Vanne et Hydulphe et de saint Maur » (*ibidem*). L'essence de sa promesse (les oblats ne prononcent pas de vœux) est de renoncer « à tout ce qui fait pour l'homme charnel la joie de la vie » (253).

La part de l'esthète dans l'oblat

Dans ce livre, tout tissé de longues descriptions, une large place est réservée aux détails de l'existence matérielle des moines, ce qui en même temps indique que Durtal n'a pas complètement renié ses habitudes d'esthète et de mondain.

Ainsi, lorsqu'il compare les ordres cistercien et bénédictin, c'est pour conclure à une liberté plus grande chez ces derniers (p. 1) et pour vanter le « côté bon enfant de leurs observances » (2), de même que leur hospitalité (3). Précisons que s'il a jeté son dévolu sur le Val des Saints, c'est qu'il se sentait découragé par les conditions de vie dans la proximité de Solesmes (mauvais logement, lenteur des trains vers Le Mans et Paris) : l'aspect matériel compte toujours pour cet apprenti des religieux. À la fin du roman, lorsque le départ des moines est imminent, Durtal a cette observation pour le moins curieuse : selon lui, les moines ne sont pas les plus à plaindre dans cette affaire, car il ne s'agit pour eux que de changer d'habitation, et « un vrai moine n'a qu'une patrie, son couvent » (409), tandis que lui et les autres personnes non religieuses devront réorganiser leur vie sans le confort que leur offrait la présence des bénédictins.

En même temps, Durtal demeure un homme de lettres. Son travail littéraire compte donc toujours pour lui, et les conditions de l'exécuter lui paraissent primordiales. Aussi revient-il à l'idée, déjà exprimée dans *La Cathédrale*, de la liberté artistique menacée par une censure éventuelle dans l'abbaye, et de l'impossibilité de créer dans un lieu où le rythme de la vie est scandé par des offices, des prières et des lectures. Avec ces interruptions fréquentes, impossible de se concentrer : « Le cloître est utile pour préparer un ouvrage, mais il sied de l'exécuter dehors ! » (6) En somme, Durtal se montre toujours un exigeant qui veut conserver une certaine liberté et ne désire se plier aux exigences de la vie cloîtrée que lorsqu'il en trouve des avantages personnels.

Mais justement, dans *L'oblat*, ces avantages commencent à prévaloir sur les inconvénients. Durtal a choisi les bénédictins en pleine conscience : il s'est senti attiré à eux par le caractère de leur travail, en grande partie intellectuel et créateur, et par la splendeur de leurs offices qui s'exprime entre autres dans le plain-chant. L'élément esthétique joue donc un rôle important, et on pourrait se demander s'il ne prévaut pas sur les autres aspects de la religion. Cela semble également le point de vue des religieux qui affirment que « l'ambiance des lieux et le décor sont indispensables pour soutenir une vocation » (385).

D'autre part, le rôle des bénédictins paraît de conserver l'art religieux dans toute sa beauté. Durtal en est profondément convaincu lorsqu'il se prononce pour « l'idéal surélevé de Dom Guéranger » (157) :

Sa conception de l'« Opus Dei », des messes, des heures canoniales exécutées avec art, célébrées en grande pompe, cette idée du luxe pour Dieu est, selon moi, très belle ; il siérait que les moines, chargés de la réaliser, fussent en même temps des artistes, des savants et des saints ; c'est beaucoup demander, je le sais ; mais enfin, en tenant compte même du déchet, l'œuvre n'en est pas moins magnifique ! (158)

Il ne voit pas « l'utilité pour les bénédictins de prêcher et d'enseigner » (157), puisqu'ils se sont déjà fait experts dans un domaine différent. Et d'énumérer les travaux des bénédictins :

Dom Guéranger a restauré les études liturgiques, Dom Pothier le plain-chant, et Dom Pitra la symbolique, en réunissant son Spicilege qui forme des volumes précieux pour quiconque veut comprendre l'âme et l'art du Moyen-Âge ; enfin, il existe du père Le Bannier une traduction en un vieux français vraiment exquis des *Meditations* de saint Bonaventure (158).

C'est ainsi qu'il voit l'avenir de la communauté, ce en quoi il est soutenu par M. Lampre, un autre laïc vivant dans la proximité du couvent. Selon lui, c'est

du côté de l'art que l'Ordre de saint Benoît doit s'orienter, s'il veut conserver l'aloï de son ancien renom ; il faut qu'il recrute des artistes pour rénover l'art religieux qui s'inanime ; il faut qu'il obtienne pour la littérature et pour l'art les résultats qu'ont obtenus Dom Guéranger pour la liturgie et Dom Pothier pour le chant (61–62).

Dans ce projet, l'oblature a une place toute spéciale, puisqu'elle permettrait aux artistes de soutenir l'ordre de l'extérieur, tout en gardant l'indépendance nécessaire à leur travail.

En somme, l'intérêt de Durtal pour l'ordre des bénédictins est né de sa conviction de leur potentiel artistique et de la liberté relative qu'ils assurent à leurs pensionnaires. Il ne saurait se soumettre à une discipline plus sévère et à une vie uniquement concentrée sur la religion. L'art demeure toujours un élément incontournable de son existence.

Situation politique

L'oblature est pour Durtal un événement heureux et longtemps attendu. Malheureusement, elle s'accomplit au moment où l'inquiétude sur l'avenir des couvents se mue en une triste certitude. En effet, le livre relate l'ambiance fiévreuse des années 1900–1901 où la menace d'interdire les ordres religieux devient de plus en plus réelle pour se matérialiser dans la loi sur les congrégations de 1901. À ce point, il faut rappeler le caractère profondément subjectif de la narration de *L'oblat*, menée presque entièrement de la perspective de Durtal. Les opinions exprimées par lui et par d'autres personnages du roman reflètent donc celles du milieu catholique, quand ce n'est de Huysmans lui-même.

Ainsi, on évoque la lutte contre la religion, menée par le gouvernement (notamment le « sieur Brisson »²⁴, 54) et par la presse franc-maçonne qui s'adonne à une « persécution diabolique » (53) des croyants. Durtal revient à deux reprises au « caractère

24 Henri Brisson (1835–1912), fondateur de l'hebdomadaire *La Morale Indépendante*, président de la Chambre des députés à plusieurs reprises et premier ministre lors de l'Affaire Dreyfus, s'était prononcé en faveur de l'innocence de ce dernier et avait soutenu les lois sur les ordres religieux et la séparation de l'Église et de l'État.

démoniaque si marqué de l'affaire Dreyfus » qui n'est pour lui qu'un « tremplin installé par les juifs et les protestants, pour mieux bondir à la gorge de l'Église et l'étrangler » (53 et 277). Selon lui, « c'est la Passion de l'Église qui commence » (277). Il est vrai qu'il n'est pas tendre pour les catholiques eux-mêmes qu'il voit généralement comme un « amas de sottise et de lâcheté » (298) et qui l'exaspèrent par leur passivité, voire laxisme. Dans cet état de dégénérescence, les cloîtres, pense-t-il, sont les moins coupables ; il faut s'en prendre surtout « aux évêques, au clergé, aux fidèles, à tous les catholiques, en un mot » (389). En effet, Durtal s'inquiétait depuis longtemps des progrès du rationalisme entre les novices. Il constatait que la nouvelle génération était porteuse d'une pensée indépendante qui reniait la tradition :

[elle] entend la foi à sa manière ; elle en accepte et elle en refuse ; elle n'a plus confiance dans les leçons de ses maîtres. [...] Tous ces gaillards-là ont lu Renan (169–170).

Ainsi, le danger devenait à la fois externe et interne.

Les discussions et délibérations continuent jusqu'au moment où la loi sur les congrégations est approuvée par le Sénat. Elle amène un changement radical dans la situation des établissements religieux :

les congrégations étaient bel et bien étranglées ; le but si patiemment poursuivi depuis tant d'années était atteint (302).

Cela signifie la fin de la tranquillité au Val des Saints :

Tout ce petit monde qui n'était au courant de rien et qui s'était moqué, Dieu sait combien, jusqu'alors de la politique, se demandait quel mal il avait bien pu commettre pour qu'on le pourchassât de la sorte (302).

Les religieux décident de partir en Belgique et Durtal se trouve de nouveau dans une situation précaire :

J'inaugure, dit-il, au Val des Saints, une profession un tantinet bizarre, celle de l'oblat *in extremis*, celle de l'oblat de la dernière heure. Je vais me porter, moi-même, en terre, et mener mon propre deuil (301).

Pendant un moment encore, il entrevoit la possibilité de réaliser son rêve de l'oblature moderne dont le rôle serait de prier et de « rénover l'art catholique tombé si bas » (341). Même après l'expulsion de l'ordre, il pense qu'on pourrait fonder une oblature indépendante, vivant par ses propres soins, « sous la direction [...] d'un Abbé laissé pour cette œuvre en France » (342). Il imagine en détails les conditions de vie des artistes, pareilles à celles des béguinages (344). Ainsi, l'oblature bénédictine réaliserait son but et, en même temps, apporterait la consolation à un grand nombre d'âmes inquiètes :

Il y a trop de gens qui l'attendent, qui la convoitent, trop de gens qui ne peuvent, à cause de leurs occupations, à cause de leur état de santé, de leur genre de vie, s'interner dans les cloîtres, pour que Dieu n'instaure un havre de grâce, un port, où s'amarreraient ces âmes qu'obsèdent des appétences monastiques, des désirs de vivre hors du monde et de travailler près de Lui et pour Lui ! en paix (351).

Mais tous ces projets ne seront pas réalisés, et l'unique contribution de Durtal à la mission spirituelle des bénédictins sera de continuer les offices après le départ des moines, avant qu'ils n'arrivent dans leur nouvel établissement en Belgique (405).

Décadence

Les opinions de Durtal se précisent au fur et à mesure des réflexions dont il fait part dans ses monologues intérieurs ou dans des discussions avec les autres. Il est de plus en plus convaincu de l'importance de l'oblature en tant qu'institution renouant directement avec les temps glorieux du XII^{ème} siècle ; il loue en même temps la mentalité des bénédictins et leur rôle dans la conservation de la beauté de l'art. À chaque fois, il souligne ainsi une opposition entre les temps anciens et modernes, temps de la gloire et temps du déclin. Parallèlement, il développe des réflexions sur un certain type de personnalité, qui n'a pas cessé d'exister à l'époque moderne, pour qui les cloîtres s'offrent comme la seule partie. Il se compte visiblement dans ce groupe. C'est également pourquoi il voit une large place pour les artistes, faits oblats comme lui, au sein des communautés bénédictines.

Malheureusement, la suite des événements empêche la réalisation de ce projet idéaliste. Ce n'est qu'une confirmation de plus de ce qui ne fait aucun doute à ce décadent converti : la déchéance du monde moderne. Durtal a conservé la plupart des convictions de des Esseintes.

Les exemples de cette vision pessimiste abondent dans *L'oblat*. « Il n'y a plus d'hommes », affirme Durtal. Tout se meurt, l'humanité se laisse consommer par une maladie pareille à celle de la vigne (425). Cette situation lamentable concerne tous les domaines :

c'est la faillite [...] de la science matérialiste et faillite de l'éducation des grands séminaires et des ordres, en attendant la banqueroute générale qui ne peut tarder ! Les anarchistes ont peut-être raison. L'édifice social est si lézardé, si vermoulu, qu'il vaudrait mieux qu'il s'effondrât ; on verrait à le reconstruire, à neuf, après (423).

Ces paroles sonnent comme un écho des idées pessimistes d'Eduard von Hartmann qui préconisait l'extinction volontaire de l'humanité en vue de sa renaissance future dans une meilleure forme²⁵.

Même au sein de son couvent d'élection, les signes de la décadence sont bien visibles, par exemple en ce qui concerne l'observation de la règle de Saint Benoît. De l'aveu du père Felletin, il n'est plus possible de respecter le régime comme au Moyen Âge. Il l'explique à l'aide d'une argumentation bassement moderne :

Hélas ! nous avons des corps débilités de pères en fils maintenant et leurs infirmités se répercutent sur le moral ; c'est une humiliation que le Seigneur nous inflige ; il est donc prudent de ne point la négliger ; sinon alors, il n'y a plus qu'à renvoyer les meilleurs de nos sujets parce qu'ils ne peuvent résister aux jeûnes, ou à muer le monastère en hôpital ! (163)

Et le pauvre Durtal, une fois de plus privé de havre, ressent une fatigue qui ressemble étrangement à celle qu'éprouvait des Esseintes :

25 K. R. E. VON HARTMANN, *La Philosophie de l'Inconscient*, trad. de l'allemand par D. NOEL, 1877 et 2008 [1869].

si vous saviez, mon cher Seigneur, **ce que je suis las** et, maintenant que j'ai trouvé un siège, ce que je voudrais y demeurer assis ! (362, c'est nous qui soulignons)

Évidemment, la différence entre *À rebours* et *L'oblat* est importante, et consiste en ce que Barbey d'Aurevilly avait très bien formulé lors de la parution de la « Bible des décadents » en 1884²⁶. Si des Esseintes n'avait aucun motif d'espérer, Durtal peut s'accrocher à sa foi.

Cependant, il est difficile de cerner le sentiment religieux de Durtal. En comparaison des descriptions de la vie du couvent, ses réflexions pieuses occupent une place beaucoup plus modeste. Il se présente comme un « morphinomane de l'office » (8) et éprouve « la nécessité de la prière en commun » sans quoi il succombe à une « défaillance de tout son être, une impression d'implacable découragement, d'accablant ennui » (*ibidem*).

D'autre part, il se laisse distraire facilement : nombre de fois, il plonge dans des réflexions qui l'éloignent de la messe²⁷ et il accuse son imagination de « part[ir] à la vanvole » tandis qu'il prie mécaniquement. Il avoue aussi ne pas pouvoir s'humilier totalement, tuer son orgueil, ce qui lui semble indispensable pour intégrer la vie monacale. Et pourtant, déclare-t-il, c'est « au-dessus des forces humaines ! » (114) Il décide donc de se limiter à des tâches plus faciles, suivre le régime des confessions, établir un certain automatisme des procédés religieux, en se protégeant ainsi du péché (118).

De plus, Durtal, dont la maison est comblée de livres, n'a pas abandonné sa passion de la recherche minutieuse. Il approche le cérémonial en studieux et il veut toujours comprendre :

les points de repère acquis, il convenait d'étudier le corps même de l'office, d'en comprendre la signification, et de découvrir ce qu'après le service divin des louanges et les suppliques d'intérêt général, l'on pouvait en tirer pour son profit d'âme (111).

C'est également en cela qu'il ressemble à des Esseintes. D'autre part, il se convainc progressivement du « caractère talismanique de la liturgie » (112) et comprend qu'il ne faut pas vouloir trop déceler. Cela le rapproche du mystère de la foi et lui permet, à la toute fin du roman, d'attendre plus humblement sa destinée :

On ne peut pas toujours être dans la vie spirituelle ce qu'est, dans la vie matérielle, le mari de la blanchisseuse ou de la sage-femme, le Monsieur qui regarde, en se tournant les pouces !

Ah ! mon cher Seigneur, donnez-nous la grâce de ne pas nous marchander ainsi, de nous omettre une fois pour toutes, de vivre enfin, n'importe où, pourvu que ce soit loin de nous-mêmes et près de Vous ! (448)

26 « Après un tel livre, il ne reste plus à l'auteur qu'à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix ».

27 « Il est absurde de s'évaguer de la sorte, pensa Durtal ; je ferais mieux de suivre mes Vêpres que de courir ainsi la prétentaine à propos d'une fête » (28) ; « Et en voilà assez ; revenons à notre office. Il lui fut facile cette fois de se récupérer ; le chœur chantait l'hymne de Fortunat, le « Vexilla Regis » et l'envolée superbe de cette séquence, le défilé de ces strophes charriant d'impétueux trophées, le saisissaient aux moelles » (31).

Les nombreux romans que J.-K. Huysmans a consacrés au problème de la religion rendent état des différents stades de sa réflexion spirituelle. Ce qui, dans *À rebours*, n'était qu'une première tentative de l'au-delà, devient une véritable vocation dans *L'oblat*. En même temps, la passion documentaire de Huysmans et son amour du détail trouvent ici leur parfaite expression. Ainsi, *L'oblat* devient-il un précieux témoignage sur la vie des bénédictins à la veille de leur nouvel exode de la France et sur l'état d'esprit des catholiques en ces temps inquiets. De plus, au travers de ces pages, l'auteur fait entendre son appel à la renaissance de l'art religieux dans sa forme ancienne. Il n'abandonne pas pour autant une vision pessimiste du monde moderne qui reste, en dépit de sa foi reconquise, un élément important de sa personnalité.

J.-K. Huysmans mourut en 1907, en espérant toujours un renouveau des cloîtres et de la religion. Quelques années plus tard, un autre cataclisme devait sévir en France et en Europe, en chambardant toutes les règles établies. Paradoxalement, cela conduisit, entre autres, au renforcement de la vie spirituelle et à la restauration des ordres religieux.

Anita STAROŃ
Katedra Filologii Romańskiej
Uniwersytet Łódzki

Hereditas Monasteriorum
vol. 4, 2014, s. 107–123

Na wspanak i Oblat Jorisa-Karla Huysmansa: między dekadencją i duchowością

Streszczenie

Joris-Karl Huysmans jako jeden z wielu francuskich pisarzy przełomu XIX i XX w. uczestniczył w fali nawróceń na wiarę katolicką, która ogarnęła wtedy Francję. Jego przypadek wyróżnia się jednak na tle innych jako wyjątkowo bogato udokumentowany. Pisarz poświęcił temu tematowi cykl czterech powieści: *Là-bas* (1891), *En route* (1895), *La Cathédrale* (1898) i *L'oblat* (1903). Ich główny bohater, Durtal, stopniowo odnajduje drogę do wiary. Jednak już poprzednia i najbardziej znana powieść Huysmansa, *À rebours* (*Na wspanak*, 1884), zawiera w sobie pierwsze przejawy owego zainteresowania wiarą, zwłaszcza zaś – życiem klasztornym.

Pierwszym zadaniem niniejszego artykułu jest porównanie dwóch faz – wstępnej i końcowej – procesu ponownego odkrywania własnej duchowości przedstawionego w *Na wspanaku* i w *Oblacie*. Kolejne istotne zagadnienie stanowi wizja zakonu benedyktynów wyłaniająca się z drugiej z tych powieści. Opis zakonu, materialnych i duchowych przejawów jego egzystencji, przedstawiono na tle niepokojów związanych z wprowadzeniem na początku XX w. praw dotyczących zgromadzeń zakonnych. Całość jest przefiltrowana przez świadomość głównego bohatera. Huysmans wylicza zadania stojące przed benedyktynami, w głównej mierze związane z odnową sztuki sakralnej i ochroną jej dotychczasowych wytworów. Jednocześnie podkreśla szczególną rolę, jaką mogliby w tym procesie odegrać oblaci, podobni do jego *alter ego*, Durtala. Owe aspiracje podlegają jednak ciąglej konfrontacji z otaczającą rzeczywistością, która rysuje się coraz bardziej ponuro i ostatecznie nie pozwala na realizację szczytnych wizji bohatera. Wpływa to w dużym stopniu na jego pesymistyczny odbiór świata i przenikanie pierwiastków dekadentyzmu do sfery duchowej, która – jak można by sądzić – powinna być od nich wolna. Z drugiej strony łatwo zauważyć, że niezależnie od okoliczności zewnętrznych Durtal zawsze będzie niósł w sobie część osobowości des Esseintes'a: w oblacie nadal żyje dekadent.

Słowa kluczowe

Joris-Karl Huysmans, literatura francuska, nawrócenie, klasztor, oblatura, dekadencja, duchowość

Anita STARON
Department of Romance Philology
University of Łódź

Hereditas Monasteriorum
vol. 4, 2014, p. 107–123

Joris-Karl Huysmans' *À rebours* and *L'oblat*: between decadence and spirituality

Summary

Like many other French writers at the turn of the 20th century Joris-Karl Huysmans was part of the wave of conversions to Catholicism that spread through France at the time. His case stands out, however, because it is documented in exceptional detail. The writer devoted a cycle of four novels to the topic: *Là-bas* (1891), *En route* (1895), *La Cathédrale* (1898) and *L'oblat* (1903). Their main protagonist, Durtal, gradually finds faith. Yet already in Huysmans' previous and best known novel, *À rebours* (*Against the Grain*, 1884), we find the first manifestations of his interest in religion, particularly in monastic life.

The first aim of the present article is to compare two stages – the initial and the final – of a process of rediscovery of one's spirituality presented in *À rebours* and *L'oblat* (*The Oblate*). Another important issue is the vision of the Benedictine Order emerging from the latter. The author's description of the order, the material and spiritual manifestations of its existence, is presented against the background of unrest associated with the introduction of laws concerning religious congregations in the early 20th century. The whole is filtered through the protagonist's consciousness. Huysmans enumerates the tasks facing the Benedictines, largely relating to renovation of religious art and preservation of its existing works. At the same time he emphasises the special role that could be played in this process by oblates like Durtal, his *alter ego*. However, these aspirations are constantly confronted with reality, which appears increasingly dark and in the end prevents the protagonist from achieving his noble visions. This has a big influence on his pessimistic view of the world and spread of decadent elements to the spiritual sphere, which – one would think – should be free of them. On the other hand, it is clear that regardless of the external circumstances Durtal will always carry some part of des Esseintes' personality: the decadent continues to live in the oblate.

Keywords

Joris-Karl Huysmans, French literature, conversion, monastery, oblature, decadence, spirituality